

Annaëlle

Flora Delalande

Ce document est distribué sous licence Creative Commons paternité, pas d'utilisation commerciale, pas de travaux dérivés, voir <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/>

Il faisait sombre dans ce cachot, cette minuscule pièce faite de ciment brut. Il faisait sombre. Depuis longtemps. Ici, les cris ne fissuraient pas les murs comme au dehors. Annaëlle avait pourtant crié, cisailé les murs grossiers de ses cordes vocales. À peine distinguait-on une encoche timide dans le coin le plus noir. Il faisait sombre. Depuis trop longtemps. Et les corps commençaient à mourir.

On parle souvent du chant du cygne. Comme si notre dernier soupir était naturellement fait de mots et de musique céleste.

Annaëlle ne savait pas chanter. Elle n'avait plus de voix pour crier. La musique du ciel n'est pas faite pour les condamnés.

On ne dit pas assez que, si le cygne chante, c'est qu'il expulse l'air de ses poumons en serrant ses ailes contre son corps. De toutes ses forces. Jusqu'à en étouffer.

C'est ce qu'on appelle un suicide. Ici, il n'y avait ni corde ni couteau, aucune aile salvatrice pour enserrer la vie. Juste quelques traces de doigts crispés

contre un cou délicat. Annaëlle, dans sa prison de crasse, avait un cou de Reine. Et le souffle trop fort pour périr de noirceur.

Au fond, après tout ce temps, il ne lui restait plus que son corps pour mourir. Dans un coin, juste à côté de l'encoche.

On oublie trop facilement ce recroquevillement des gestes, l'affaissement des os et des chairs, l'immobilité qui s'incruste peu à peu dans les fibres de vie.

Annaëlle ne voulait pas. Elle refusait de se laisser couler dans un béton amorphe. Il restait en elle l'étincelle de la corde brisée, celle qui laisse un peu de sang sur les mains et dans le cœur. Juste assez pour continuer à se battre et à aimer. Il restait en elle le souvenir du désert et des tempêtes de sable, celles qui vous font danser de douleur dans l'or tourbillonnant. Il suffisait de se déchausser et de fermer les yeux. Oublier les chants célestes et laisser parler son corps. Se relever.

Oui. Se relever, décoller sa robe rouge du sol du cachot. Sa vieille robe rouge usée par le soleil. Il suffit d'oublier la gravité.

Annaëlle

Fille du désert emportée par le vent.

Souvenirs des gestes.

Les pieds nus contre la pierre froide

Tête renversée vers le ciel immense

Cela fait trop longtemps

Les yeux fermés

Le sol brûlant, chauffé à blanc

Et sa mémoire au bout des doigts, dans le dessin de ses cheveux

Il suffit de danser

Danser au crépuscule, danser avec le vent,

N'être plus qu'une robe délavée de bonheur, usée jusqu'à la corde à trop se heurter à l'air et aux murs du cachot

Il suffit de danser, tourbillon de murmures

Sentir un astre naître dans son bas-ventre

Sa main blême tendue vers l'avenir
Des flammèches ocre sous les ongles
Des traits dorés sur les murs noirs
Et cette lune rousse qui grandit dans son écrin de chair, gonflant le ventre à
l'en faire implorer de jouissance
Danser, danser à l'infini
Danser, et façonner l'espace par les ombres portées
Annaëlle,
Fille du vent
Au milieu du cachot étouffant de lumière
L'astre frémit sous tes mouvements
Il grandit
Ta peau brille, se craquèle, laisse filtrer un peu d'or
Dans le noir, ton ventre se déchire

C'est une étoile filante.